

Le cheval indompté

Raymond Plante

Number 82 (1), 1997

Robert Gravel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plante, R. (1997). Le cheval indompté. *Jeu*, (82), 87–90.

Robert
Gravel

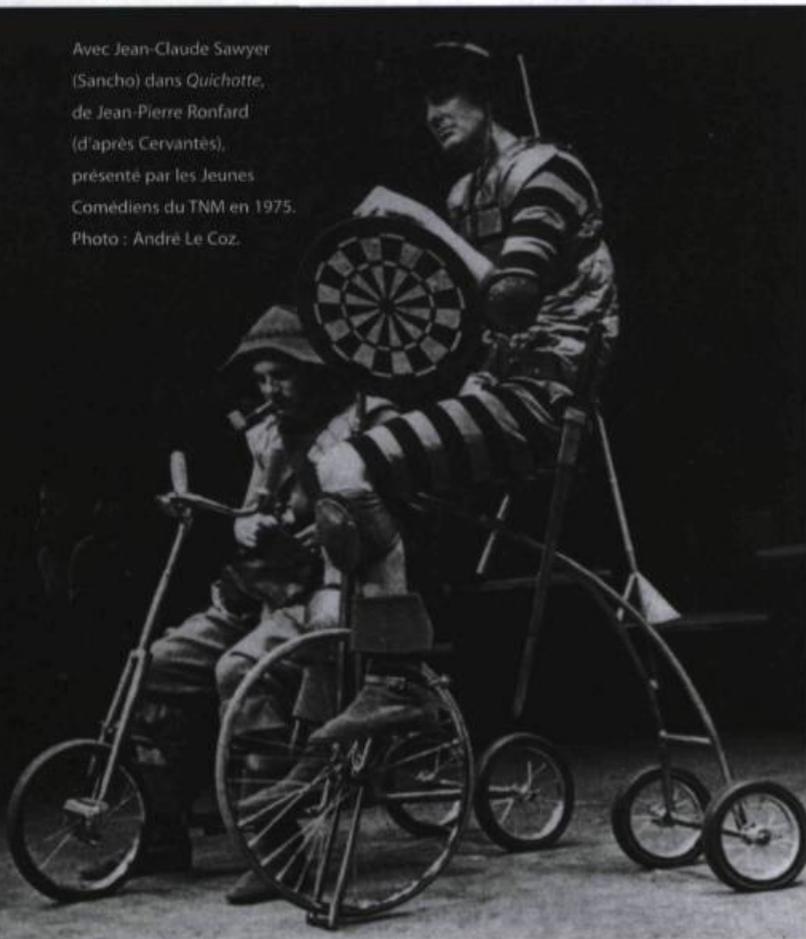
Le cheval indompté

à Renée et à Anne-Marie



Ce qui est difficile, quand l'ami est mort, c'est de n'avoir plus que la mémoire pour jouer, pour l'animer encore. Gauchement, certes, avec ces mots qui n'expriment aucune certitude et sont toujours secoués par les tremblements de la vérité. Cette noire vérité, ce mur de silence qui me répète chaque jour qu'il n'est plus là. Bêtement, cruellement.

Avec Jean-Claude Sawyer
(Sancho) dans *Quichotte*,
de Jean-Pierre Ronfard
(d'après Cervantès),
présenté par les Jeunes
Comédiens du TNM en 1975.
Photo : André Le Coz.



Aujourd'hui, je me souviens. Et j'imagine Robert, le Robert Gravel que nous avons tous connu, sur un cheval qui lui ressemble. Déjà, voyez-vous, le cheval est complexe. Il pourrait être du Far West qu'il aimait tant, et planter ses yeux dans l'horizon à la recherche de quelque nouvelle aventure. Il pourrait être la brave bête dans son champ, à Saint-Gabriel ou ailleurs, lourd, fatigué, mais toujours occupé à goûter la nature. À moins qu'il soit un cheval de ville, comme ceux des laitiers de son enfance, laissant son crottin pour nourrir les moineaux. Ou le digne compagnon du chevalier, emportant son Quichotte rêveur vers les moulins à vent, ces géants qui démolissent tout. Choisissez, Robert était tous ces chevaux à la fois. Il suffit que vous sachiez que, malgré certaines allures domestiquées, ils ne sont jamais domptés. Aujourd'hui, j'imagine Robert en preux chevalier combattant pour la beauté du jeu.



Parce que, dans la vie quotidienne comme dans les multiples formes dramatiques qu'il a touchées, Robert était l'amant du jeu, le plus ardent

défenseur du plaisir et de l'importance de jouer. Pas du jeu où, pour gagner à tout prix, on cautionne la tricherie, mais du jeu en tant que manière de s'amuser, de réfléchir, de chercher la nouveauté, de tendre mille perches aux émotions ignorées. En d'autres mots : le jeu qui permet, à travers son esthétisme et ses règles, de prendre la vie à bras-le-corps, avec ses bonheurs, ses chagrins, ses souvenirs, sa morale ; bref, la vie dans toutes ses dimensions, de la plus débridée à la plus logique, de la plus étonnante à la plus naturelle.

Le rire d'un singe

La première fois que j'ai vu Robert, il m'a fait rire aux éclats. Je ne le connaissais pas encore et j'ignorais que, tout au long des vingt-trois années à venir, il deviendrait l'être le plus drôle que j'aie connu. Un monstre d'humour, capable de démanteler la réalité, qu'il savait saisir d'un geste, d'une grimace ou d'une métaphore, et d'en extraire l'essentiel. Mieux que personne, Robert lisait entre les lignes. C'est un autre jeu aux multiples facettes et conséquences.

Je veux revenir à la première fois. Il était enfermé dans une cage, maigre, pour ne pas dire squelettique. Il jouait l'espèce de singe qui se moquait de tout, Mougnan, dans *Les oranges sont vertes* de Claude Gauvreau.



Mougnan... hors de sa cage dans *Les oranges sont vertes* de Claude Gauvreau, mises en scène par Jean-Pierre Ronfard au TNM en 1972. Photo : André Le Coz.

Je ne devais le rencontrer que quelques années plus tard, à l'été 1974. À partir de ce jour, il a joué une bonne centaine de personnages aussi farfelus les uns que les autres dans *la Boîte à lettres* ou d'autres séries d'émissions jeunesse que j'ai écrites.



La Boîte à lettres avait cependant une saveur particulière. C'était une série d'émissions de quinze minutes destinées aux tout-petits. Produite et diffusée par Radio-Canada, à l'époque faste du milieu des années soixante-dix, je rédigeais les dialogues des différents numéros de cette série à partir de rencontres au cours desquelles les comédiens (Francine Ruel, Dorothee Berryman et Robert), le réalisateur (Pierre-Jean Cuillerier) et moi improvisions sur un thème aussi vaste

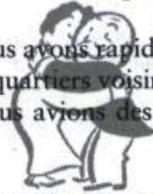
Le facteur de *la Boîte à lettres*, au Salon du livre de Montréal en 1979. Photo : Raymond Plante.

qu'une lettre ou un son. Ensemble, nous inventions des histoires en toute liberté. C'était souvent débridé, totalement fou. Parfois, ça débordait d'émotion. Une expérience unique, emballante. Nous nous amusions à travailler, sérieusement et passionnément. De leur côté, les enfants nous le rendaient bien, sans l'aval des omniprésents pédagogues et gardes-chiourme de la télévision actuelle.

L'ami de nuit

Par la suite, nous avons fréquemment travaillé ensemble. À une certaine époque, nous avons écrit une série pour Radio-Québec. Avec Marcel Sabourin, nous avons inventé quelques textes radiophoniques. Je ne crois pas avoir manqué beaucoup de shows qu'il a donnés au Théâtre Expérimental. Mais au-delà du travail, il y avait l'amitié.

Robert et moi, nous avons rapidement sympathisé. Nous avons vécu des enfances similaires dans des quartiers voisins. Nous venions de familles presque identiques. Plus profondément, nous avons des expériences communes et le même sens de la complicité.



Homère, le buste de plâtre dont ma femme a rafistolé le nez et qui depuis des années épie tout ce qui se passe dans ma pièce de travail, a encore en mémoire les bouteilles de bière vides qui l'entouraient, quand il commençait à cogner des clous, à l'aube. Parce que j'ai passé de nombreuses nuits à discuter et à écouter des disques (Brel, Ferré, Leonard Cohen et, plus fréquemment, Brassens, dont il aimait le côté moyenâgeux) avec le dernier buveur de Dow du Québec. J'allais le chercher à « La Charade »

ou à son logement, coin Notre-Dame et Bonsecours. L'après-midi, nous jouions deux heures de tennis. Après quelques apéritifs, nous mangions en famille. Il était l'ami de Renée aussi, et de nos enfants qu'il a vu grandir. Puis, nous passions la nuit à discuter. De tout, de rien... du hockey à la politique, en passant par le théâtre et par ce jeu d'improvisation qui mûrissait dans son imagination.

Plus tard, quand il a connu Anne-Marie, nous nous sommes vus en couples, comme on dit. Nous sommes allés à la mer, à Wells dans le Maine où sa peau blanche devait se méfier des morsures du soleil. Nous avons pêché. Je le vois toujours, emprisonné dans sa camisole de sauvetage. Robert, qui se débrouillait si bien en toute chose, ne savait pas nager. Et il n'avait conduit une voiture que très brièvement, le temps d'un capotage avec les Jeunes Comédiens du TNM.

Mais ce qui, pour nous, reste mémorable, ce sont les incroyables soirées de jeu. Avec Pierre-Jean Cuillerier. Avec d'autres aussi. Et nous, nous étions toujours là : Anne-Marie, Renée, Robert et moi. Les chaudes parties de Monopoly et le poker. Soirées copieusement arrosées de bière et de scotch, mais surtout nourries de chips et de rires. Des soirées ruisselantes de rires.



À la pêche au Parc
Frontenac en juin 1983.
Photo : Raymond Plante.

Là comme ailleurs, s'il racontait une anecdote, elle se métamorphosait en une petite pièce de théâtre. S'il jouait les personnages, ce n'était pas pour nous démontrer ses talents de comédien ou d'improvisateur, il n'avait plus à le faire, mais d'abord et

avant tout parce qu'une histoire, si elle mérite d'être racontée, mérite d'être bien racontée.

La guerre à l'ennui

Pour Robert, un spectacle ne devait jamais être ennuyeux. Si le spectateur n'était pas tenu en éveil par l'humour ou par l'ingéniosité de l'idée, il devait l'être par sa propre curiosité devant la situation qui lui était présentée. Robert ne proclamait jamais qu'il détenait toutes les réponses, mais il osait proposer assez d'actions pour que l'on se pose des questions vivantes. Dans la vie, il était pareil. Je ne me souviens pas de l'avoir vu s'ennuyer ou de m'être ennuyé en sa compagnie.

Ici, en si peu d'espace, je désire surtout témoigner d'une chose : sa générosité n'avait d'égal que son intégrité. Je veux dire par là que sa vie privée et ses convictions intimes se moulaient parfaitement à sa vie professionnelle. S'il aimait le jeu pour ses règles, lui-même s'en fixait. Et il les respectait, consciencieusement.

Ainsi, il a toujours dit qu'il ne ferait pas de messages publicitaires. Malgré quelques problèmes financiers, il n'en a jamais tourné. Par respect du public et de lui-même. Il ne voulait pas que son nom soit accolé à un produit. Tout comme il n'appréciait pas beaucoup les gens qui se moquent du public. Il aimait le baseball. Nous avons souvent assisté à des matchs des Expos au parc Jarry, puis au Stade olympique. Mais à partir du moment où les joueurs ont fait la grève, il n'a plus voulu voir ce sport. Grand amateur de hockey, il ne « prenait » plus pour le Canadien qui, à son avis, ne respectait plus les traditions.

Les modes, il s'en moquait. Qu'il s'agisse de vêtements ou d'idées, il ne cherchait jamais à être au goût du jour. Par contre, il appréciait les traditions. Comme celle de venir passer la nuit du Nouvel An à la maison. Sans Robert, les 365 jours de fête ne sont plus les mêmes. Renée et moi, nous en parlons souvent. Il nous manque. **■**



Robert jouant avec le cadeau qu'il avait offert à Renaud au jour de l'An 1985.
Photo : Raymond Plante.

